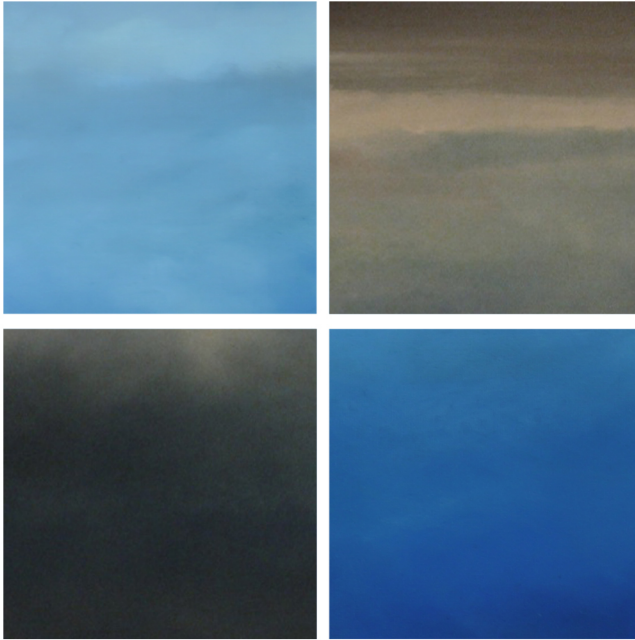


ÉDITION NUMÉRIQUE 1521

GUÈRE ÉPAIS

Jean-Pierre Courtilliad



Illustrations Jean-Pierre Courtilliad



GUÈRE ÉPAIS
PREMIÈRE PARTIE
TOME 1

Si je me suis remis à écrire, c'est à cause d'elle. Sans effort d'imagination cette fois. Je me suis contenté de raconter la vérité. Tout simplement.

La première fois que je vis *La Star* autrement qu'à l'écran, ce fut chez V un psychiatre et psychanalyste parisien renommé où j'officialiais comme petite main. Le docteur V s'était séparé de sa femme qui exerçait le même métier et disposait du cabinet de celle-ci en face du sien avec salle d'attente commune. J'assistais à l'école Freud-Lacanianne au séminaire de V depuis de nombreuses années quand un soir, après son cours et les congratulations des groupies et apparatchiks de l'école, il me demanda si je pouvais le déposer chez lui, sa voiture étant en réparation. Il avait soif et moi aussi, nous nous retrouvâmes devant un bock au zinc chic du coin. Il me questionna sur ce qui m'avait amené à la psychanalyse, je répondis : la folie. Il me sourit et dit :

— C'est une motivation ou une réponse qui aurait plu à Lacan.

Et en souvenir du vieux maître dont il avait été le disciple il soupira bruyamment comme lui : *hinhin hinhin hinhin*. Puis je lui racontai mes études sur le tard, mon parcours analytique, les prémices, les onze années sur le divan de Pommier réputé lui aussi, et puis un curieux épisode de désobjectivation des années plus tard dont je ressortis plus fort et plus lucide. Je compris ensuite que ce dernier événement avait été décisif pour la proposition qu'il me fit.

Il s'étonnait que je continue d'exercer un métier (commercial) qui ne me passionnait guère et dont le principal avantage était de disposer de mon emploi du temps relativement à ma guise. Ce dernier trait retint aussi son attention. Il me demanda si je voulais reprendre un verre et pourquoi je ne m'étais pas installé psychanalyste : je dis oui pour le verre et que je n'étais pas né avec une cuillère en

argent dans la bouche pour ouvrir un cabinet fut-il ailleurs que dans le septième arrondissement. Bref, il me proposa de prendre en charge quelques patients qui n'avaient pas les moyens de payer cinquante euros la séance et qui venaient pour la plupart de l'hôpital psychiatrique qu'il dirigeait.

— De toute façon, dit-il, je n'ai plus le temps, je refuse quotidiennement des patients. Je ne vous confierai pas de psychotiques et vous prendrez comme tarif ce qu'ils pourront vous donner, mais ne cédez pas là-dessus.

C'est ainsi qu'en l'an 2002 sous son contrôle je me retrouvais trois fois par semaine derrière le divan des pauvres dans le cabinet de madame. Le décor était à la fois austère et bourge, contrairement à celui de V qui était chaleureux, il avait bien fait de se séparer d'elle à coup sûr. De chaque côté des doubles rideaux bois de rose de trois mètres de haut, il y avait à gauche un portrait de Freud vieux et malade et à droite celui de Lacan pas au mieux de sa forme non plus. Je proposai à V de les rajeunir, comme il répondit :

— Faites ce que vous voulez.

Je mis une reproduction de Botticelli à gauche et un Rothko à droite. Germaine, la vieille dame qui servait à V de secrétaire, cuisinière, comptable, n'apprécia pas mes métamorphoses ; surtout lorsque j'attaquais la salle d'attente avec un Modigliani contre une croûte florale, avec l'approbation de V cela va sans dire. Enfin trois ans après elle s'habituaient... Et un soir où j'écoutais plus tard qu'à l'accoutumée un de mes patients raconter les horreurs de son enfance, je perçus des vociférations féminines provenant de la salle d'attente où plus personne n'était attendu, puis on cogna à ma porte, c'était Germaine :

— Veuillez m'excuser M. Courtilliad mais il y a là une dame qui ne va pas bien du tout et à qui le docteur V avait donné rendez-vous ; mais il a eu un gros problème à l'hôpital, il ne sera pas là avant une heure et je n'arrive pas à le joindre

par téléphone.

Je m'excusais auprès de mon patient et sortis dans la salle d'attente, je la reconnus aussitôt malgré sa perruque et ses lunettes noires. Elle tremblait et sa mâchoire crispée ne lui permettait plus d'articuler un mot. Je la fis entrer dans le cabinet de V et lui promis de la rejoindre dans les plus brefs délais et de rester avec elle jusqu'à son arrivée. Après avoir raccompagné mon patient dans l'entrée, je revins précipitamment dans le cabinet de V où je trouvai Germaine tenant les mains de *La Star* et me lançant un regard implorant, je la remerciai chaleureusement de son geste, mais connaissant son dévouement absolu pour le docteur V, il allait de soi qu'elle ne pouvait laisser son cabinet à la disposition d'une étrangère fut-elle notre *Star* internationale. Germaine sortie, j'entendis la voix que je connaissais déjà me dire :

— Je crois que le plus dur est passé...

— Elle ajouta en se tenant la tête, qu'est-ce que je fais, je m'allonge ?

— Je répondis : on ne se connaît pas encore assez, m'en voulant instantanément de ce trait d'esprit, mais ça la fit sourire ; je lui fis signe de s'asseoir face à moi et m'enfonçai dans le profond fauteuil du Chef.

— Vous me reconnaissez ? Dit-elle.

— Je restai dans la même veine et répondis : même en djellaba avec une fausse barbe.

Elle rit un petit peu ajoutant gentiment qu'elle n'aurait pas cru ça possible une minute avant. J'écoutais une bonne demi-heure cette femme belle, talentueuse, admirée, aimée, adorée, riche et dont la vie était un enfer. Dans les efforts qu'elle faisait pour me raconter ses symptômes et les manifestations de sa folie et qu'elle ponctuait régulièrement d'un "Vous ne pouvez pas savoir ce que j'endure", je retrouvais un peu de ma propre expérience vingt ans auparavant, ce qui ne se produisait pas avec mes autres patients. Puis elle adopta un ton agressif

pour me parler de sa relation avec V :

— Il est trop dur avec moi, insensible à ma douleur, il m’oblige à venir ici alors qu’il sait que je risque à chaque fois d’être reconnue, au lieu de venir chez moi comme je lui ai proposé, je paierais le prix qu’il faut.

Je l’interrompis pour lui dire que le docteur V était un homme extrêmement compétent et dévoué et que la cure psychanalytique pour être efficace devait être dirigée par lui et non par elle.

— Je connais ces arguments, me coupa-t-elle.

J’ajoutais tout de même que je trouvais (n’en déplaise) le docteur V profondément humain. C’est à ce moment-là que j’entendis la voix du grand homme mêlée à celle de Germaine. Il frappa à la porte de son propre cabinet avant d’entrer, geste délicat auquel il en ajouta un autre lorsque la star lui dit :

— Votre assistant a été très bien.

— Il répondit : M. Courtilliad est mon collaborateur, il est psychanalyste comme moi.

Je lui laissai tout de même son fauteuil et m’éclipsai dans la nuit. Dans les semaines qui suivirent, je ne revis pas celle que dorénavant nous appelions V et moi i(a) ce qui en jargon Lacanien se prononce *I de a* et signifie pour aller vite : *image de l’autre*, le choix de ce surnom émanait aussi d’un avatar de son nom déformé (ne cherchez pas). Lors de mes contrôles avec V, il me glissait toujours un mot sur i(a) : “Il faudrait qu’elle retourne un film”, ou “Pour passer inaperçue c’était réussi hier soir, i(a) s’est fait déposer dans une voiture de douze mètres de long”, ou encore “i(a) a téléphoné sept fois, Germaine n’en pouvait plus”.

Et puis un soir alors que je venais de recevoir en face à face un adolescent majeur qui m’expliquait que tous les psys étaient des bouffons et qu’il était là parce que le docteur V lui avait demandé mais qu’il s’en battait les couilles, le téléphone fixe sonna, fait rarissime dans mon cabinet, c’était Germaine :

— M. Courtilliad, j'ai en ligne une dame qui veut absolument vous parler mais qui ne veut pas dire son nom.

— Une patiente ? ...

— Je ne crois pas non, elle répète que c'est personnel et important.

Etant donné que seuls mes quelques patients et Francine connaissaient l'existence de ce numéro et ma fonction chez V, je redoutais que le secret ne fût éventé et d'entendre la voix d'une de mes assistantes ou Alice la chef du personnel ; je jetais un coup d'œil sur mon portable (mode silence) : pas de messages.

— Alors qu'est-ce que je fais ? s'impatientait Germaine déjà assez contrariée que le docteur V ait admis un individu comme celui que j'avais en face de moi et qui contemplait la hauteur du plafond.

— Passez-la moi !

Je m'excusai auprès de mon hôte et répondis à l'inconnue qui demandait "le docteur" Courtilliad :

— Jean-Pierre Courtilliad oui... Ne quittez pas...

Et ce fut la voix d'*I de a* qui voulait savoir si j'acceptai de passer chez elle.

— Je suis en séance pouvez-vous me laisser votre numéro ?

— Non !

J'émettais un long soupir à la V et l'imitant de nouveau je dis :

— Alors rappelez-moi dans vingt minutes *Ma Chère*...

Ça faisait sourire mon patient : *Ma Chère*, il lui manquait une dent de devant et une molaire ; je lui demandais :

— Selon vous pourquoi le docteur V veut que vous veniez me parler ?

Il me le dit six mois plus tard, secoué de spasmes, blanc comme un linceul :

— J'avais dix ans... Vous vous rendez compte dix ans...

Je le laissais verser ses larmes et le raccompagnais

bouleversé :

— C’est bien que vous ayez pu le dire, vous avez du courage, on fait du bon travail, je suis fier de vous. A jeudi ! Je vous attends hein...

Il n’est jamais revenu.

I de a rappela, numéro masqué, je lui demandai aussitôt si V était au courant et bien que très flatté de son invitation je ne voulais pas empiéter sur le travail qu’elle effectuait avec lui. Elle prit le même ton que dans un de ses premiers films, ton qui signifiait : Vous êtes incroyable, une star internationale vous invite chez elle et vous déclinez ! Bref, un midi, un balèze vint me chercher dans un 4x4 noir aux vitres fumées et m’accompagna auprès de la déesse sans prononcer une parole. Gigantesque appartement, décoration hollywoodienne style Roméo, gouvernante habillée par Dior, et au bout d’un interminable couloir un petit boudoir japonais où m’attendait *I de a*.

— En fait c’est là que je vis, y a que là que je me sens pas trop mal.

Elle me désigna un pouf où j’avais les genoux de chaque côté des oreilles et se crut obligée de me préciser que si j’étais chez elle ce n’était pas pour ce que j’avais peut-être imaginé, puis elle s’excusa aussitôt. Je me levais d’un bond et lui dis que j’allais devoir m’en aller car ma double hernie discale m’interdisait de rester sur ce pouf et qu’étant donné ce qu’elle venait de me dire et qu’il ne restait que le canapé où elle était assise... Elle comprit que je blaguais avec un petit temps de retard, puis en souriant elle me répondit :

— Vous pourriez me parler debout.

Mais elle tapota du plat de sa main baguée la place à côté d’elle, j’obéis. Elle sentait “*Heure Bleue*” de chez Guerlain, je lui dis.

— Vous êtes connaisseur, c’est un parfum assez rare...

— Et ancien, mais ma compagne met le même...

— Vous dites compagne... ?

A l'époque je n'avais pas encore épousé Francine et me servais de cette expression.

— C'est un peu suranné, mais enfin...

Puis *I de a* posa ses grands yeux (dont je tairais la couleur) dans les miens et me dit :

— Alors que vous a dit le docteur V ?

— A quel propos ?

— De votre visite chez moi.

— D'être sur mes gardes.

— Et alors qu'avez-vous fait pour vous protéger ?

Me traversèrent l'esprit des pensées triviales accompagnées d'un humour lubrifié dont je me préservais de l'usage... Je répondis :

— Quand le docteur V me dit d'être sur mes gardes, c'est à vous qu'il pense, que je ne commette pas une faute, un impair qui vous serait néfaste.

Et tout à trac je lui demandai gentiment ce que je foutais là. Son visage changea d'expression, elle fixa le bout de ses chaussures, les mains croisées sur sa jupe, la bouche entrouverte et garda cette position si longtemps que je faillis la prendre par les épaules, mais d'une toute petite voix elle dit :

— Je crois que je vais me suicider, je souffre trop, les séances avec le docteur V sont trop dures, il ne me dit jamais rien, oui je sais que c'est pas son rôle, les médicaments qu'il m'a prescrits ne me font plus d'effets...

— Vous continuez bien de les prendre ? Le docteur V m'a demandé de vous poser la question.

— Oui. Il n'y a pas quelque chose de plus efficace...

— Je ne suis pas psychiatre. Mais vous n'avez pas répondu à ma question, pourquoi suis-je ici ? (Ce qui ne cessait pas de m'étonner)

— Parce que j'ai fait un rêve, un rêve où vous me faisiez rire.

— Où étions-nous dans ce rêve ?

— Dans le cabinet du docteur V.

J'attendais anxieux de voir si elle se rappelait que l'événement avait bien eu lieu.

— Comme la fois où vous m'avez reçue à sa place, mais dans le rêve je riais à gorge déployée. Il y a si longtemps que je n'ai pas vraiment ri comme ça, c'est tout juste si je sais encore faire semblant.

Elle me regarda de nouveau :

— C'est parce que vous m'avez fait rire que vous êtes là.

C'est ainsi que sous la condition qu'*I de a* continue d'aller chez V je me rendais de mon côté deux fois par semaine, le midi où à l'heure du café, dans son quatre cent cinquante mètres carré, occupé : vingt-sept.

Le pouf avait disparu, et je trônais face à elle dans un fauteuil pharaonique qui bouffait le boudoir.

— Donc je ne m'allonge pas...

— Non, le transfert doit continuer de se faire avec le docteur V.

— Ne vous fatiguez pas avec des termes techniques, je n'ai jamais rien compris à la lecture de Freud, encore moins Lacan.

— Ce n'est pas nécessaire pour être opératoire, heureusement.

Mes émoluments furent fixés sur ceux de V ni plus ni moins, par lui d'ailleurs, chaque séance me rapportait autant que mes sept patients sur un mois. *I de a* déposait une enveloppe sur une petite table laquée avant mon arrivée et je la prenais en partant, un peu gêné à la longue car la relation que je réussis à établir fut très proche de l'amitié.

— Nous nous parlerons comme de vieux amis, voilà tout, avais-je proposé en essayant son refus de me parler de ses rêves.

Elle m'avait répondu qu'elle n'avait jamais eu vraiment

d'amis hommes. Le seul rêve qu'elle me raconta fut celui où je la faisais rire. Je compris instantanément qu'un autre clown se cachait derrière moi mais ne lui en fis pas part, je laissais ça à V. Durant plusieurs semaines, elle me raconta sa vie, son impossibilité de *tomber* amoureuse, son aversion de la maternité, sa peur panique de vieillir, d'être trahie. A chaque séance elle me demandait si vraiment je respectais mon engagement de taire notre relation.

— Même ma compagne n'est pas au courant, mais dans votre entourage on me connaît.

Il y avait Gertrude la gouvernante, qui nous amenait des petits sandwiches délicieux quand je venais à midi accompagnés d'une demi-bouteille de Château Margaux, ou un excellent café à l'heure dite. Elle se faisait régulièrement rembarrer, soit parce qu'elle avait frappé alors que la porte était ouverte et que c'était ridicule, soit parce qu'elle avait toussé trop ostensiblement comme si nous avions dû nous rajuster avant son entrée. Bref *I de a* n'était pas facile à contenter. Il y avait aussi Mario, le chauffeur garde du corps qui me véhiculait de temps en temps. Je plaisantais :

— Si vraiment vous avez peur que je parle, vous dites à Mario de me tirer trois balles de silencieux, je suis sûr qu'il acceptera.

— Mario n'a rien contre vous, il ne parle à personne.

— Mais j'ai déjà croisé des gens en sortant de chez vous, plusieurs fois un couple, très gros tous les deux.

— Oui mais personne ne sait ce que vous venez faire ni qui vous êtes. Les deux gros, c'est le producteur P et sa femme, ils pensent que vous êtes mon amant.

— Pas de jaloux dans les environs ?

Elle m'accorda un sourire, pour le rire il me fallut attendre encore. Le rire dans son cas ne fut pas contrairement à l'interprétation hâtive de V, d'ordre sexuel. Désolé pour les lecteurs que ça intéresse je ne fus jamais l'amant de *I de a*.

Aucun de ceux-ci ne parvenait à la faire rire et elle n'avait qu'une hâte "la chose terminée" comme elle disait, c'est qu'ils s'en aillent. D'ailleurs pendant cette période où je me rendais à son domicile, elle ne conservait en tout et pour tout qu'une relation épisodique avec Tony un jeune américain grand, beau et bêta qui voulait l'épouser.

Finalement c'est en lui parlant d'une vieille paysanne qui était notre voisine dans la Sarthe, où nous avions une petite résidence secondaire Francine et moi, que je parvins à accomplir ma mission (extravagante sous bien des rapports).

Son éclat de rire me surprit par son ampleur et sa durée et inquiéta un peu V quand je lui racontais mon exploit.

— Je crains un épisode maniaque Jean-Pierre.

Nous nous appelions dorénavant par nos prénoms mais avions conservé le vouvoiement.

— Que lui avez-vous raconté exactement ?

Essayant de surmonter mon trac, je fis mon rapport : Madame Grignard, veuve, mère de onze enfants dont un mort en bas âge, vit seule avec son chien Milou. Le petit bâtard couche dans son lit, elle l'appelle "mon p'tit mari" ou "m'sieur l'président", m'sieur l'président a pas voulu se lever ce matin. Au-dessus du lit il y a la photo du pape et un portrait du chien (*I de a* commence à se déridier, petit sourire). La maison est un vrai capharnaüm, les os du chien jonchent le canapé défoncé, à côté des "crocodiles" en laine qu'elle tricote pour ses petits enfants.

— Des quoi ? me demande *I de a*.

— Des "crocodiles" en laine. Je poursuis : ça ne sent pas très bon chez madame Grignard, certains y passent qu'en apnée, mais moi elle m'aime beaucoup, alors j'y reste... Elle me raconte ce qui s'est passé dans la semaine : "Qu'y a le gars Jacques qu'est venu lui demander une bouteille de goutte, y manque pas de culot ç'fumier là, j'sais ben que c'est li qu'est venu se servir dans la cave." Il faut que je vous dise *I de a*,

madame Grignard possède un alambic sur roues qu'elle appelle la pissette, elle a repris la charge de son mari qui était *brouilleur de cu*.

Là *I de a* met la main devant sa bouche et explose. Je rajoute :

— Voyez j'utilise le lapsus en bon psychanalyste.

Mais elle ne m'entend déjà plus. V me demande :

— Jean-Pierre, avez-vous fait exprès de faire ce lapsus ou...

— Exprès. Mais elle n'a pas pensé à me poser la question. Elle m'a demandé si j'avais inventé toute cette histoire de vieille dame.

— Alors ? demande V.

— Tout est vrai.

Ensuite elle m'a dit que j'étais bon comédien, que j'aurai pu faire du cinéma, je lui ai répondu que j'en avais fait depuis l'âge de quinze ans jusqu'à cinquante-trois.

— Comment ça ?

— Mais oui des films en super huit. Tous les ans j'organisais une petite fête où je montrais les derniers, il y a des gens qui suivaient ça depuis des années.

— J'aurais aimé en faire partie, me dit V.

— J'ai eu des psy comme spectateurs.

— Et alors ?

— Ce n'est pas avec eux que j'ai eu le plus de succès.

— J'imagine, ce ne sont pas les meilleurs critiques. Et *I de a* qu'a-t-elle dit ?

— Evidemment qu'elle voudrait voir mes films.

— Vous allez devenir célèbre et me quitter Jean-Pierre.

Là-dessus, il appelle Germaine sur l'interphone pour lui dire qu'elle peut s'en aller, qu'il n'attend plus personne. Il me parle encore un peu boulot, m'interroge sur les cartels dont je fais partie (pour les non-initiés, travail de groupe sur un sujet psychanalytique, en général un séminaire de Lacan). Je lui raconte que dans un groupe où je trouvais les gens coincés et

un peu bourges, j'étais venu avec une bouteille pour détendre l'atmosphère, ce qui avait été jugé comme déplacé.

V me regarde fixement, me dit, sévère, que ce n'est ni le lieu ni le moment pour ce genre de convivialité, puis se penchant en arrière de son fauteuil, il ouvre un tiroir d'où il sort une bouteille de Bourbon et deux verres.

— À la santé d'*I de a* ! Il ajouta : mais ne perdons pas de vue un épisode maniaque. Maintenant racontez-moi vos films Jean-Pierre.

C'était pas racontable, il fallait les voir ; il voulut, je n'y tenais pas tellement. Des vampires, des voies ferrées, des anges, des femmes nues, de la pellicule trouée, griffée, peinte, et une grosse dose d'humour, le tout muet sur fond musical. Je n'avais pas envie que V s'ajoute à la liste de ceux qui estimaient que je devrais retourner sur le divan après avoir vu mes chefs d'œuvres.

— Vous savez me dit-il, la plupart d'entre nous oublie qu'être analyste, c'est une fonction, et qu'en dehors de cette fonction, du lieu où elle s'exerce, on n'a pas à l'incarner.

Il prenait des couleurs, le Bourbon lui réussissait ; je donnais un petit coup de téléphone à Francine pour la prévenir que je serais en retard.

— J'ai tout de même connu, dis-je, un couple de psy qui appréciait beaucoup mes films, les W.

— J'ai bien connu D. W. autrefois, son épouse est décédée depuis peu.

— Oui, M. W. était gentille et riieuse, elle mettait en avant le côté humoristique de mes films, elle savait par où j'étais passé à une époque de ma vie et répétait en sortant d'une projection :

— Quelle belle guérison Jean-Pierre.

On se retrouvait quelquefois en vacances, ils venaient également dans notre petite maison de la Sarthe.

— Ils ont connu votre vieille paysanne et son chien, votre

brouilleuse de...

— Mais oui, M. adorait mes imitations, quand ils venaient, je projetais les gags des Deschiens, M. riait aux larmes.

— N'étaient-ils pas de la Sarthe ces Deschiens ?

— Oui, en tout cas leur garde-robe...

V me ressert un verre.

— Après la mort de M., D. W s'est éloigné de nous et je ne le vois plus.

— Vous ne tournez plus de films depuis 2001.

— Je n'ai plus le temps.

— Mais vous projetez les anciens de temps à autre...

Je le vois venir, sourire en coin, regard en coin, verre vide.

— Oui ça vient d'avoir lieu. J'avais d'ailleurs invité un analyste de l'école, Jean-Paul D, vous le connaissez, on travaille sur le *transfert* avec trois femmes psychologues qu'il engueule régulièrement pour leur manque de culture.

— Le niveau a terriblement baissé depuis l'époque de Lacan, dans notre école aussi, il y a peu de grands lecteurs. Les psychologues sont farcis de réponses. Mais moi, j'attends toujours la mienne.

La balade était terminée, fallait que je l'invite pour le prochain festival. Et fait inhabituel pour moi, je craignais sincèrement sa déception. Nous avions souvent les mêmes goûts en littérature, en peinture, en musique, il appréciait Webern comme moi (rarissime). L'autodidacte fin et cultivé dont il m'avait gratifié un soir ne risquait-il pas de partir en fumée avec mes ovnis ?

— Qu'est ce qu'il en a pensé votre ami, du *transfert*, Jean-Paul D ?

— Il a bien aimé.

Il faut dire que Jean-Paul D ex-guitariste de métier était venu à l'analyse comme moi sur le tard, peu conformiste, dragueur invétéré et impénitent, vingt ans de divan n'avaient pas entamé ça d'un iota, s'il avait su que j'allais deux fois par

semaine chez *I de a*, il m’aurait imité le loup de Tex Avery. Enfin là, je quittai V sur une promesse non tenue.

A cette époque nous habitions, Francine et moi, un petit deux-pièces (crédit total) que je n’avais pas fini de payer, dans le douzième arrondissement. Lorsque je ne rentrais pas trop tard, elle m’attendait en lisant afin que je la fasse rire, quelques imitations de mes clients, des psy, jamais de mes patients dont elle ignorait toute exception faite d’un ancien légionnaire qui m’avait appelé “bilout” pendant l’entretien. Et même quelquefois la trouvant paupières closes sur son visage d’enfant de cinquante ans, avec “Au-dessous du volcan” nouvelle traduction sur la couette. Elle s’éveillait à mon baiser qui sentait peut-être la fumée ou le whisky, et espiègle me demandait :

— Allez raconte moi...

De même qu’*I de a* après m’avoir dit :

— Ça doit tout de même vous démanger de parler de moi ?
Me demandait des nouvelles de la Sarthe.

J’enfilais ma blouse à fleurs, mes bas à varices et mes charentaises virtuelles et racontais que : “La femme du maire était partie avec le gars Môme, elles ont donc toutes le feu au cul ces fumelles là. Et la Jeannine qui vient me raconter que le Jacques il est obligé de prendre du viagra pour y arriver. Non mais quand on sait des choses pareilles on vient y le dire à la ronde ?”

I de a tenait toujours un mouchoir brodé devant sa bouche, comme si elle voulait me cacher son rire.

— Tiens v’là M’sieur Milou, ordure, oui c’est Jean-Pierre, tu le mérites point ce nonosse, tu peux toujours te brosse pour que je donne la baballe. Vous savez ce qu’il a fait c’tte petit fumier cette nuit, il a chié dans la baraque. Fous-moi l’camp saloperie, vilain chien !

Quand *I de a* avait son compte, elle me tapotait la main, s’essuyait les yeux, se mouchait le nez et entre deux hoquets,

appelait Gertrude pour la collation, puis elle me racontait des choses que je n'écrirai jamais.

Ma double vie professionnelle était tout de même un peu compliquée à gérer, entre deux patients, j'avais quelquefois trois ou quatre messages sur mon portable.

Rappeler une assistante, le président des grossistes de France qui voulait absolument me rencontrer, mon patron affolé, qui avec son accent teuton me disait :

— Monsieur Kourtilliad c'est Monsieur Dobermann, che fous temande t'interfenir aubrès de madame Charbon, elle menasse t'annuler sa komande pour les soixantes-disse makasins. Che ne gomprens pas. Che gomppte sur vous. Rabbeulez-moi gand tout est arranché.

De temps en temps je devais remettre mes rendez-vous avec mes patients pour me rendre à Lyon ou à Brest, vendre des conneries. V ne disait rien, il espérait que j'aie suffisamment de patients un jour pour quitter ce boulot, mais les extras d'*I de a* ajoutés à mes sept pauvres me permettait juste de rembourser mes crédits.

Je profitais de mes déplacements en TGV pour potasser les sujets de mes cartels, les écrits de Lacan fréquentaient ainsi les documentations de présentoirs de perles dans ma serviette en cuir. Un soir, après ma séance de contrôle avec V où j'avouais humblement que je ne serais jamais un bon théoricien et qu'il m'eut caressé dans le sens du poil en me répondant qu'il valait mieux être un bon praticien ; il me tint un discours qui me sembla d'un optimisme ridicule.

— Notre école est ouverte à tous, d'ailleurs aujourd'hui tout le monde peut avoir accès à la psychanalyse.

— Cependant dis-je, depuis vingt ans que je fréquente cette institution, après différentes écoles, je n'ai pas encore rencontré un seul analyste qui comme moi soit originaire d'un HLM de banlieue ou d'un milieu défavorisé.

— Vous ramenez toujours les faits à votre expérience

personnelle.

— Les faits sont difficiles à convaincre...

— Je ne vous savais pas Léniniste... Ecoutez, il y a tout de même d'autres obstacles que le milieu social...

— C'est le meilleur d'entre tous, le plus fréquent.

Quand il ajouta sérieusement que son père était un simple généraliste, j'éclatai de rire. Malgré l'estime et même l'admiration que j'avais pour cet homme qui, lui, était capable d'être un grand théoricien et un excellent praticien, je tenais absolument à placer un autre argument concernant l'hypocrisie de notre petit monde.

— C'est comme les annuaires des écoles, tout le monde se gargarise que l'analyste ne s'autorise que de lui même et de quelques autres, et que la garantie de la pratique ne peut venir que d'une longue analyse ; or à côté de chaque nom, on voit, agrégé de philosophie, psychiatre, psychologue, DESS de ceci, maîtrise de cela, licence de grec comme si cela apportait justement une garantie.

— Que voulez-vous, inscrivez votre nom et mettez : abonné au gaz comme Jules Renard, ou cadre commercial...

Mais j'étais trop lancé pour m'arrêter sur un de ces bons mots :

— Ce long parcours analytique nécessaire pour occuper cette fonction n'est absolument pas respecté. Les jeunes psychologues tout juste promus, qui ont un peu de blé pour ouvrir un cabinet se disent psychanalyste et pratiquent en toute méconnaissance.

— Ils ou elles sont souvent en analyse.

— Oui depuis six mois...

— Vous êtes soupe au lait Jean-Pierre, croyez-vous que je ne sache pas ce que vous dites et surtout que je n'y souscrive pas. Je m'efforce de limiter les dégâts...

Je m'excusais de m'être emporté sans renier ce que j'avais dit.

— Vous êtes un homme de conviction, fit V, mais sans sortir la bouteille de Bourbon, ce qui pour moi eut été comme le calumet de la paix.

Quelque temps plus tard, *I de a* m'avait reçu dans une tenue légère et provocante, ce qui ne lui ressemblait pas et m'avait annoncé qu'elle s'absentait trois semaines pour les Etats-Unis.

— Mais elle ne m'a rien dit, s'écria V, lorsque je lui téléphonai du siège social de ma société ou Monsieur Dobermann m'avait donné rendez-vous après son golf.

— Elle part quand ? demanda V.

— Après demain.

— Jean-Pierre, je suis débordé, pouvez-vous lui dire de me téléphoner sur mon portable, je suis inquiet à son sujet ; comment l'avez-vous trouvée ?

— Un peu excentrique.

— Oui elle arrive de l'autre côté de la bande de Mœbius, si l'on peut dire... Je vous laisse. Merci Jean-Pierre.

— Arh Monsieur Kourtilliad, che zuis bien gontent de fous foir.

— Bonjour Monsieur Dobermann, vous m'accordez trois minutes, juste un appel urgent.

— Che fous en brie.

Je tombais sur Gertrude qui transmet le message. Mais l'oiseau s'envola sans donner de nouvelles. Monsieur Dobermann m'apprit qu'il y avait une réunion internationale du groupe à Köln (Cologne), ville d'eau... "Krosse rigolade en perspective". Fallait que je le remplace, je connaissais mieux que lui l'aspect commercial

— Si c'est frai. Fotre assistante Nathalie fous accompagnera, elle parle allemand et anglais, pas fous.

Et puis le PDG international, Monsieur Zirsky en pinçait pour elle. A sa dernière visite en France, il s'était assis sur ses genoux par erreur. A Köln, il inversa les rôles. Mon assistante trouvant cela irrésistible, je n'eus pas à intervenir.

Au retour de ce voyage dépaysant, je me rendais au chevet de ma mère, quatre-vingt-dix-sept ans, hospitalisée pour la énième fois.

— Ah c'est toi mon grand, t'as pas croisé ta sœur ? Elle vient de partir, comment tu vas ? Enlève cette plante verte je te vois pas. Oh ben moi qu'est-ce que tu veux, je me déglingue de partout. J'aimerais bien que ça se termine maintenant, pfuiit.

— On n'en est pas encore là.

— Ça m'est égal de partir, par contre ce que je voudrais pas, c'est avoir la maladie d'Alzheimer, c'est trop triste.

— A l'âge que tu as, ça ne risque pas de t'arriver.

— T'es sûr ?

— A 97%.

— Et Francine ? Elle va bien ?

La clinique était face à un parking de supermarché ; de la fenêtre de sa chambre, je voyais des grands couillons jouer à la baballe contre les voitures.

— T'es garé où ?

— Sur le terrain de foot...

— Ah ! y remettent ça, et pourtant l'infirmière m'a dit que les flics étaient venus tout à l'heure. Elle est gentille, mais alors pour me mettre la perfusion, elle s'y est repris à six fois, tiens regarde ma main elle est toute bleue, enfin... Si tu veux aller changer ta voiture de place, vas-y.

— Non, j'en serais quitte pour un rond de balle.

— Mais c'est pas normal quand même qu'on soit obligé de supporter ça. Ah ! au fait tu sais le gars qui faisait le trafic de drogue au premier, celui qui battait sa mère, les flics l'ont arrêté. Ils y auront mis le temps... Il paraît qu'il y en avait des kilos de poudre blanche.

Je me rappelai que deux ans auparavant, aidant ma mère à remonter ses quatre étages sans ascenseur, nous avions vu Francine et moi, des impacts de balles et du sang dans l'escalier, au premier étage. Tout à son effort (on venait du

restaurant) elle n'avait rien remarqué et on ne lui avait rien dit. Le trafic était un secret de polichinelle.

— Son chien ; là ; le pit-bull, ce serait les barbus enturbannés qui l'auraient récupéré. Enfin dans le temps on avait rien de tout ça, tu te rappelles notre cité, quand monsieur Martin vous grondait parce que vous marchiez sur la pelouse. Ah ben s'il voyait ce que c'est devenu, le pauvre homme, enfin maintenant c'est partout pareil.

— Non maman, pas partout, dans le septième arrondissement de Paris c'est pas comme ça.

— Et ben ils connaissent pas leur bonheur.

On m'y attendait dans le septième. Réunion des membres de l'école, à deux pas de l'Assemblée Nationale, où mon calembour entre députés et dépités avait fait flop. V m'avait pris à part dans le bureau de la secrétaire pour me demander pourquoi je ne recevais plus madame X sur le divan. Je lui expliquais qu'on s'était séparé d'un commun accord, qu'elle allait beaucoup mieux, que pour la première fois de sa vie, elle se sentait épanouie, heureuse de vivre, que ça m'avait semblé pas si mal comme résultat. V me regardait, un sourire aux lèvres, je l'amusais en général, je répandais le rire autour de moi comme la *Bonne Parole*, moi qui avais été si désespéré à une époque de ma vie ; je devais tout de même cette "belle guérison" à la psychanalyse ; et bien que je sois toujours critique à bien des égards, je n'oubliais pas ce que je lui devais.

— Donc elle ne viendra plus, dit V la tête penchée sur le côté.

— Sauf si elle veut s'en repayer une tranche.

— C'est vous qui êtes impayable, c'est le cas de le dire, c'est le deuxième patient en un mois.

Il riait toujours. On n'allait pas encore évoquer la fin d'analyse que je considérais comme l'Arlésienne vu que tout le monde en parlait dans les écoles, mais que tout le monde était

encore en analyse, 15 ans, 20 ans, 25 ans ; j'avais sympathisé avec un psychiatre qui en était à sa trentième année, il attendait la mort de son analyste pour arrêter. "J'ai bien essayé d'arrêter, me disait-il, mais finalement je trouve ma vie plus confortable en étant sous transfert *ad vitam aeternam*".

V trouvait mes arguments excessifs, mes exemples basés sur des exceptions, qui comme toutes les exceptions — dégageant toutes ses dents — ne sont pas le reflet de la règle. Et puis il y avait la *Passe*, une procédure pour reconnaître si oui ou non l'analysant avait fini. Non je ne me voyais pas faire une *Passe*, ni à Pigalle, ni rue Huysmans, mais j'avais pas répondu ça. Le docteur V n'aurait pas apprécié, je lui servais seulement : *Passe*, impair et manque qui ne lui plut pas davantage.

— Et vous pas le moindre doute ?

— Ecoutez Jean-Pierre, foin de votre humour, je ne défends pas la *Passe* institutionnelle, par essence complètement piégée, mais dans la cure ou dans cette expérience que vous m'avez racontée, à cette position de *désêtre* que vous avez traversée. Ce Maelström...

— Je n'ai vraiment pas envie d'envoyer quelqu'un là dedans.

— Ah mon cher ami, si votre dilettantisme m'exaspère quelquefois, je ne peux pas vous reprocher de manier la brosse à reluire ni d'abuser de la langue de bois... Mais allons-y, on nous attend.

Le week-end, il ne fallait pas compter sur le dilettante, je le consacrais à Francine, à de longues promenades dans la campagne, main dans la main (on est contemplatifs), au chien Milou et la baballe, et à la peinture dans une petite dépendance, qui sentait bon la térébenthine. Je peignais des nuages depuis que j'avais arrêté le cinéma. J'imitais un peu la manière de Benrath, un peintre dont j'avais découvert l'existence et les œuvres en étudiant la mystique. Bien des

années auparavant, je travaillais *Lacaniennement* sur la jouissance mystique chez Saint-Jean-de-la-Croix, Angel de Foligno, Thérèse d'Avila, et consorts ; et j'avais trouvé un auteur, Jean-Noël Vuarnet, spécialiste du sujet, qui avait également publié deux ouvrages où figuraient les tableaux de Frédéric Benrath. Ils m'habitèrent tout ce temps jusqu'à ce que Milou vint me regarder peindre à mon tour des mers de nuages, des vapeurs, des abîmes, sur le fauteuil en rotin, sa baballe dans la gueule. Et puis je me mis à tresser de grandes bandes de papiers colorés, allez savoir pourquoi ? Et puis à sculpter dans des poutres des totems à clous, et puis à lancer la balle quand même... "Ben qu'il le mérite point c'te p'tit fumier".

J'étais dans une centrale d'achat quand V m'appela sur mon portable. J'attendais ce rendez-vous depuis des mois ; j'avais persuadé plusieurs directeurs de magasins de bricolage de mettre près des caisses des présentoirs de perles, l'argument était de toucher une clientèle autre que le bricoleur, des femmes, des enfants, qui accompagnaient papa acheter une clé de douze ou du contreplaqué, et le comble, c'était que les tests avaient été concluants et juteux, car ramenées au mètre carré, les perles rapportaient plus que les sachets de clous. "Il n'y a que monsieur Kourtilliad bour afoir des itées bareilles". Bref, il y avait quatre cent cinquante magasins à l'enseigne Bricomarcket qui attendaient le feu vert de monsieur Aubèse, l'acheteur de la centrale, qui me faisait attendre. L'appel de V ne pouvait pas plus mal tomber. *I de a* était revenue inopinément des Etats-Unis et Gertrude l'avait trouvée hagarde, en équilibre sur le bord de la fenêtre du boudoir. Elle avait récupéré *la star*, fermé la fenêtre et appelé V.

— Ma salle d'attente est pleine à craquer Jean-Pierre, je ne peux pas m'absenter. J'ai réussi à la faire placer dans une clinique d'un ami chirurgien dans le 92, pouvez-vous y aller ?

©Denis éditions
achevé d'éditer
par Denis éditions
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
dépôt légal avril 2016
ISBN N°979-10-94773-50-5
www.denis-editions.com
edition@denis-editions.com